

A Véry

Les gouvernements regardent la littérature comme une colonne inutile où leur jugement est écrit : ils voudraient l'empêcher de s'élever.

ALFRED DE VIGNY.

LE CAS CLEMENCEAU

Nos lecteurs n'attendent pas qu'à cette heure nous leur parlions très longuement de notre accident personnel. En deux mots, nous avons été victimes d'une iniquité monstrueuse, — mais insignifiante.

Monstrueuse, car :

1^o L'Œuvre a été saisie et frappée d'une suspension de quinze jours pour avoir reproduit dans son numéro du lundi 6 mars vingt lignes du sénateur Georges Clemenceau, ancien président du conseil, publiées la veille, c'est-à-dire le dimanche matin 5 mars, par le Journal du sénateur Charles Humbert et le Petit Parisien du sénateur Jean Dupuy. Puisque ni le Journal ni le Petit Parisien n'avaient été saisis, il nous était permis d'en induire le lendemain que la reproduction des citations était impunément par ces deux journaux n'avait rien de séduisant.

2^o Si l'Œuvre a été saisie et suspendue le 6 mars pour avoir reproduit les vingt lignes qu'avaient publiées le 5 mars le Petit Parisien du sénateur Dupuy et le Journal du sénateur Humbert, il va de soi que l'on devait commencer par saisir et suspendre le Journal du sénateur Humbert et le Petit Parisien du sénateur Dupuy.

Deux poids, et... aucune mesure.

3^o A l'heure présente, — huit jours après, — je n'ai pas encore lu l'article du sénateur Clemenceau, qui nous a valu ce dam. Mais si l'auteur principal du « crime » n'a que huit jours de consigne, pourquoi le complice (au second degré) en a-t-il quinze ?

4^o Non pas quinze, mais seize, car, entre temps, on nous a « collé » un jour plus par ce que l'Œuvre, par l'entremise des Messageries Hachette, avait fait tenir une note à ses dépositaires pour les informer de sa suspension. Qui, c'est ainsi.

5^o Ou plutôt c'était ainsi, car voici qu'on nous autorise, par mesure de clémence, à reparaitre ce matin, tout comme Clemenceau.

6^o Est-il besoin d'ajouter que la multiplication de ces saisies arbitraires et de ces suspensions illégales nous cause un préjudice matériel considérable ? Assurément, il est besoin de l'ajouter, car notre personnel représente une centaine de personnes (rédacteurs, employés, ouvriers). Ce sont tous des « prolétaires », et il n'est peut-être pas indifférent d'attirer l'attention des citoyens ministres Sembat, Guesde et Thomas (sans compter les anciens citoyens Briand et Viviani) sur ce petit côté de la question : il y a là quelques douzaines de prolétaires que nos ministres socialistes risquent de priver de leur gagne-pain, en supprimant le journal dont ils vivent. L'Œuvre se réjouit d'avoir pu continuer à les payer ; mais vous devinez qu'une suspension de quinze jours équivaut pour elle à une amende d'une dizaine de mille francs.

Et l'on parle de nous suspendre trois mois !

Autant avouer tout net qu'on voulait nous « zigouiller »...

Oui, tout cela est monstrueux ; mais tout cela est insignifiant, parce que :

1^o Il y a la guerre ;2^o Il y a la bataille.

Et c'est vers cette bataille que reviennent invinciblement toutes nos pensées...

En chemin, nous retrouvons Clemenceau. N'est-ce pas justement de Verdun qu'il parle l'autre dimanche ? Qu'est-ce qu'il pouvait donc bien en dire ?

Oh ! rassurez-vous, je n'ai plus aucune envie de le savoir, et peut-être n'y tenez-vous pas beaucoup plus. Mais comme la guerre ne nous a pas encore fait passer complètement le goût de conduire par ordre nos pensées, — comme il n'est pas absolument démontré que la perte du jugement soit pour tous les Français la condition première de la victoire, je m'obstine à essayer de comprendre le cas Clemenceau, et, depuis huit jours, je me tiens *in petto* ce très naïf raisonnement :

Voilà un homme qui fut hier le chef du gouvernement de la France et qui, pourrait le redévenir ; cet homme préside les deux commissions les plus importantes du Sénat, celle de l'armée et celle des affaires extérieures,

— et nous avons lu dans tous les journaux que ces deux commissions parlementaires avaient excellemment coopéré à la défense nationale. Entendez que, par ce temps d'union sacrée, ces deux commissions n'ont pu que travailler en accord parfait avec le gouvernement, dont elles sont les plus précieuses et les plus zélées collaboratrices. Pour diriger leur travail, ces commissions ont naturellement choisi parmi leurs membres l'homme qu'elles jugent non le plus patriote (car à cette heure aucun Français ne saurait avoir l'injurieuse prétention d'être plus patriote qu'un autre Français), mais le plus expert, le plus compétent, le plus sage. Or, ce sage entre les sages, usant d'un droit que semble lui conférer l'article XI de la Déclaration, éprouve le besoin de « communiquer librement ses pensées » aux quelques personnes qui éprouvent le désir de les connaître et, pour ce, il publie une gazette, comme tout le monde. Vous imaginez sans doute qu'il n'est pas de meilleur gazetier ; vous supposez au moins que nul journaliste ne doit mieux savoir ce qu'il convient de dire ou de ne pas dire au peuple innocent et crédule. Eh bien ! pas du tout ; ce sage entre les sages est traité comme un jeune coquebin ou comme un vieux fol par ce gouvernement même dont il est — par définition — le plus utile et le plus dévoué coadjuteur. Dès qu'il sort du Luxembourg, il paraît qu'on ne peut plus le tenir. On a dû lui chercher au Conseil d'Etat un tuteur, une sorte de curateur à la cervelle. Mais on a beau le faire accompagner par une bonne, Anastasie, qui le mouche et le couche, elle ne réussit pas à l'empêcher de se répandre en paroles inconsiderées. Si bien que de temps à autre il faut mettre en pénitence ce septuagénaire ébourdi, — voire le suspendre, comme s'il avait le mal de Pott...

La réflexion, s'il est encore permis de réfléchir, il y a là un paradoxe colossal. De deux choses l'une : ou ce grand-père conscrit a encore la tête solide, et alors, par quel inconcevable prodige commence-t-il à déraisonner dès qu'il se mêle d'écrire ? Ou ce vieillard est gâteux, et alors, comment ses pairs ont-ils commis la dangereuse imprudence de l'élever à la présidence du sous-gouvernement de la République ?

Pour résoudre cette inquiétante contradiction, il ne suffit point, si le président des commissions sénatoriales n'est qu'un vieil étourneau, de lui rognier tous les trois mois quelques plumes. Il faut l'enfermer une bonne fois, le doucher respectueusement et le mettre hors d'état de nuire, aussi bien au Luxembourg qu'au dehors. Car nous avons assez de subir les conséquences de ses inconséquences et c'est la seconde fois que l'Œuvre est cruellement punie pour avoir rapporté quelqu'un de ses propos. Cela nous donne bien, je pense, le droit de savoir enfin à quoi nous en tenir. Décidément, ce Clemenceau est-il un pitoyable Géronte, un sauveur de la patrie, ou le plus criminel des bandits ?

L'Œuvre ne demande qu'à être fixée, sans autre souci que celui de l'intérêt national.

Nous sommes dans l'incohérence... Sortons-en !

Gustave Téry

Le journal muet

Bien qu'il ne soit pas extrêmement gêné par la censure, le Matin a cru devoir faire les frais d'un « envoyé spécial » en Suisse pour savoir plus exactement ce qu'il pouvait dire. Et, gravement, après une enquête minutieuse, son « envoyé spécial » lui télégraphie ceci, qu'il développe longuement :

Étouffons nos paroles, étouffons même nos soupirs. Ne recherchons rien, n'expliquons rien. Taisons-nous...

Voilà un excellent programme de journalisme, et il faut reconnaître honnêtement que le Matin le réalise à merveille : qu'il ait six pages ou quatre pages, il est toujours pareillement vide.

« La presse, disait encore Vigny, est une bouche forcée d'être toujours ouverte et de parler toujours. » Vigny n'avait pas prévu le Matin. Le Matin veut être et il est une bouche toujours ouverte pour ne rien dire.

Soyez tranquille : le Matin ne sera jamais suspendu.

Tous les empêchements à la pensée me stupéfient par leur profonde inutilité ; l'expérience est là pour prouver que jamais ils n'ont servi à rien. N'importe, on ne s'en lasse pas. La sottise naturelle est au pouvoir.

L'ŒUVRE

14, Rue Drouot

Téléphone : GUT. 02-71, BERG. 40-51

Avres minuit : GUT. 59-89

Directeur :

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS

1 An 6 Mois 3 Mois 1 Mois

18 fr.

9 fr.

4 fr. 50

1 fr. 50

La Bataille de Verdun

Les Communiqués

15 heures

Au nord de l'Aisne, la lutte d'artillerie a été très active dans la région du bois des Buttes, au sud de Ville-au-Bois.

Sur la rive gauche de la Meuse, bombardement assez intense dans la région de Béthincourt.

Sur la rive droite, une petite attaque allemande à la grenade, près du bois Carré (côte du Poivre), a été facilement repoussée.

Le bombardement reste violent à l'est du fort de Douaumont et dans la région du fort de Vaux, où l'ennemi n'a fait depuis avant-hier aucune tentative nouvelle pour aborder le plateau que surmonte le fort.

En Woëvre, hier en fin de journée, après une préparation d'artillerie, les Allemands nous ont enlevé, au cours d'une attaque, une petite tranchée avoisinant la route d'Etain, au nord d'Eix.

En Lorraine, quelques rencontres de patrouilles à l'ouest d'Arracourt.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

23 heures

Au sud de la Somme, nous avons exécuté des tirs de destruction sur des ouvrages ennemis en face de Maucourt et, entre l'Oise et l'Aisne, sur les organisations défensives de la région de Nouvron.

En Argonne, un tir de concentration exécuté sur le bois de Cheppy a démolit plusieurs observatoires ennemis.

Dans la région au nord de Verdun, au cours d'action d'infanterie ne s'est produite au cours de la journée.

Le bombardement a été assez violent de part et d'autre sur les deux rives de la Meuse. Notre artillerie lourde a pris sous feu des rassemblements ennemis dans le ravin au nord de la côte du Poivre et des batteries allemandes dans la région ouest de Louvemont.

Dans le Ban-de-Sapt, nous avons boulevé les tranchées adverses de la région de Senones.

Le lieutenant Guyemer abat son huitième avion

Ce matin, le sous-lieutenant Guyemer a abattu un avion allemand qui est tombé en flammes dans nos lignes à proximité de Thiescourt. C'est le huitième avion abattu par ce pilote, dont six sont tombés dans nos lignes et deux dans les lignes allemandes.

Un autre de nos aviateurs a également descendu un avion ennemi dans nos lignes, près de Dombasle-en-Ardenne.

Les passagers des deux appareils détruits ont été tués.

Dans la même journée, nos groupes d'avions de combat ont livré dix-huit engagements aériens dans la région d'Etain, au cours desquels les adversaires ont été mis en fuite.

Des missionnaires, S.V.P.

Je n'ai aucune idée de ce que peuvent être les pertes allemandes devant Verdun. J'admire les gens qui donnent des chiffres. Où les prennent-ils ? On nous dit que celui qui attaque perd trois fois plus d'hommes que celui qui se défend. Il en perd plus, c'est entendu ; mais est-ce deux fois, trois fois ou quatre fois ? Nous manquons de base sérieuse pour l'établir.

Je me bornerai donc aux chiffres officiels avoués par l'ennemi. Les listes de Berlin et de Vienne permettent de calculer qu'au vingt-deuxième mois des hostilités, c'est-à-dire en mai prochain, les deux empires du Centre auront perdu dix millions d'hommes (sept millions et demi de tués, deux millions et demi de mutilés) et trois millions de prisonniers. Cela, c'est les chiffres allemands. Il y a d'excellents motifs pour penser qu'ils n'exagèrent pas.

Donc, en mai, nous aurons mis treize millions de Boches hors de combat.

Alors, la guerre sera finie ? Pas du tout. Voilà ce qu'il faut bien nous enfoncer dans la tête. Les Allemands seront amenés à adopter la tactique plus économique de la défensive, mais, à l'abri de leur prodigieuse accumulation de matériel, ils continueront la partie d'échecs avec les pions qui resteront, tant que leur moral ne sera pas entamé.

Ce serait de bon augure. Sans doute, leur artillerie lourde, approvisionnée de façon illimitée, à défaut d'infanterie, essaiera de continuer l'œuvre commencée. N'est-il donc pas possible, de notre côté, de produire dans cet étroit secteur une concentration de feux supérieure à celle de l'ennemi ? N'y a-t-il pas quelque part des canons non utilisés, qu'il serait possible d'envoyer à Verdun sans porter préjudice à la défense des autres fronts ?

S'il n'y en a pas, quel argument de plus en faveur de l'impérieuse nécessité d'en hâter la fabrication !

Enfin,

avant

de

quitter

la

rive

droite

de

la

Meuse

j'appellerai

encore

une

fois

l'attention

sur

les

dangers

de

l'infiltration

par

les

bois

de

Vaux

et

d'

Harcourt

Là,

il

convient

d'être

vigilant

encore

plus

que

fort

Sur

la

rive

gauche

de

la

Meuse

et

la

bataille

de

Verdun

et

la

bataille

de

Harcourt

et

la

2
pages... C'est que tant, tant de mots tenaient sous leur plume qu'elles croyaient n'avoir jamais assez de place pour les transcrire.

Il en fut ainsi durant trois mois au moins. Puis elles commencèrent à sauter un jour par-ci par-là... pour arriver à n'écrire plus que deux fois par semaine. Oh ! à ce relâchement, elles trouvèrent une gentille excuse : « Mon cher, écrivent-elles de leur élégante écriture d'avant-guerre, mon cher, il n'est pas une minute où votre image ne soit présente à mes yeux, mais pardonnez-moi, il est des jours où je m'ennuie si fort de vous que je n'ai pas le courage d'écrire. » Ceci suivi de trois pages — une page de l'écriture d'hier en peut faire trois aujourd'hui — de protestations tendres.

Mais hélas ! trop harmonieusement juxtaposés et tracés en caractères si calmes, si lisibles, les mots bienfaisants perdirent soudain leur magie... Un camarade tout mélancolique demanda un jour, comme par association d'idées, après avoir replié sa lettre : « Ça ne te paraît pas artificiel, à toi, un paysage du Midi tout fleuri, tout irradié de soleil en plein mois de janvier ? »

Oui, madame, ayez quelquefois une pensée pitoyable pour ceux qui ne sont pas à plaindre. S'ils souffrent, ils n'ont à attendre aucune consolation d'aucune « marraine », car la pensée d'une seule femme occupe leur esprit; une seule écriture les peut faire tressaillir de joie... celle-là même qui trop souvent leur apporte tant de détresse. »

La dame qui veut fonder une œuvre

Je la vis apparaître grande, large, importante, coiffée d'un vaste chapeau à plumes tangant sur une volumineuse « transformation » ébène.

A peine assise elle m'a dit :

— Je veux fonder une œuvre, il faut que vous m'y aidiez.

Et, sans me laisser le temps de lui confesser mon impuissance, elle a repris, prompte :

— Vous comprenez, toutes mes amies ont une œuvre; elles m'ont chipé toutes mes idées; j'en ai le tort, au début, de leur raconter mes projets... « Trop gracieuse... » vous connaissez le proverbe... En attendant, elles rafleutent tous les honneurs; leurs noms sont dans les journaux, sur les affiches, aux quatre coins de Paris, lorsqu'elles organisent des concerts au profit de leurs œuvres, et moi, moi l'instigatrice de tout ça, je demeure dans l'obscurité, inactive, à me répéter : « C'est toi qui devras être à la tête de ceci, et de cela... »

— Mais je viens d'avoir une idée lumineuse, et cette idée-là, je vous garantis bien que je ne me la laisserai pas chiper! Ah! mais non! Je vais fonder l'Œuvre de la médaille de l'espérance pour les enfants réfugiés... »

Je risquai :

— Ne croyez-vous pas que du linge, des vêtements seraient plus...

Elle m'arrêta :

— Tout cela existe. Je veux faire quelque chose de nouveau, et il y en a à faire, du nouveau! Je vous le garantis, j'ai la tête farcie de bonnes idées; elle travaille tout le temps, ma tête, jour et nuit... Mais pour mes médailles, il faut un peu d'argent. Ça a l'air de ne rien coûter, une petite médaille, mais quand il en faut des milliers... Or, pour récolter des fonds, il est nécessaire que les journaux parlent de moi... Des petites notes, ça ne sert plus à rien... Je veux des articles de journalistes influents : Maurice Barrès, Bailby, Donnay, Téry, Capus... Dites-leur un mot, vous serez gentille... Et si vous faites ça, je vous nommerai vice-présidente de mon œuvre...

— Mais...

— Non, non, ne protestez pas, je veux que vous soyez vice-présidente, je ne suis pas une ingrate, moi... Mais de grâce, faites vite, car avec cette satanée dévénie qui me poursuit depuis quelque temps, la guerre est capable de finir avant que j'aie le temps de mettre mon affaire sur pied.

La vie chère

Oh! Rouen! ma vieille cité paisible, si lente, guindée, où, de mon temps, les « dames » les plus élégantes, voire les « cocottes » vêtues à la dernière mode de l'an dernier, se promenaient à pas décents, regard baissé, se peut-il que tu sois devenue aussi bruyante, aussi excentrique, aussi... dévergondée ?... Mais ce n'est pas pour te faire de la morale que je « mets la main à la plume », c'est pour noter une petite leçon donnée à l'un de tes commerçants devenus plus âpres au gain que jamais.

Un soldat anglais entre dans une des meilleures pâtisseries. Il choisit un gâteau, puis deux, puis trois, commande un thé, le savoure à petites gorgées et demande l'addition :

— Six francs quarante, répond la « demoiselle ».

Du coup le soldat se rassied, mais aussitôt, sans sourciller, il se relève, fait le salut militaire et sort en disant :

— Ah! c'était trop cher pour moi...

Annie de Pène

Hors d'œuvre POURQU'ON RIGOLE !

On m'envoie d'Espagne une coupure d'un journal madrilène. Le titre de l'article se traduit ainsi : LA VIE À PARIS. — (De notre correspondant particulier.)

Avant de vous en rapporter les principaux passages, je vous préviens qu'il n'y faut voir ni perfidie ni malice. Le journal est ardemment francophile; son correspondant particulier est sincèrement, naïvement persuadé qu'il rend hommage à la façon dont nos civils tiennent et qu'il fera très grand plaisir aux Parisiens en constatant qu'on s'amuse bravement à Paris.

Je vous préviens aussi qu'il n'y a rien imaginé, et que son reportage est un modèle d'exacuitude et de probité.

Maintenant, voici :

De nouveau, les lumières de Montmartre brillent, la joie de Montmartre égale le monde entier, ses orchestres dominent la voix lointaine du canon. Le bal... vient de rouvrir ses portes et, au son de valse joyeuses, les Argentins, plus nombreux que jamais, apprennent un nouveau tango, le tango à roulettes. Les établissements de nuit bénéficient de l'indulgence de la police; comme en temps de paix, on joue, on boit, on aime. Comme en temps de paix, on entend parler à Montmartre tous les idiomes du monde, et c'est une preuve que non seulement les Parisiens ne vont pas chercher la sécurité dans les pays neutres, mais que les neutres viennent toujours chercher à Paris la joie de vivre.

Les Allemands qui fréquentent les endroits de plaisir de Montmartre doivent faire d'amères réflexions en pensant aux nuits mornes de Berlin. Ils doivent penser qu'un peuple qui sait ainsi s'amuser n'est pas un peuple vaincu.

Eh bien ! ce petit article ne m'a pas fait plaisir du tout. Il y a des choses qu'on se dit à soi-même et qu'on n'aime guère se voir servir par des étrangers.

Personne n'aime jouer le rôle d'empêcheur de danser en rond, personne ne veut être désagréable aux Argentins qui aiment tant le tango. Alors, pour ne rien voir, on se couche de bonne heure et on ferme les yeux...

Mais vous m'avouerez que pour les Françaises qui ont quelqu'un du côté de Verdun, il est un peu agaçant d'apprendre par un journal espagnol qu'on sait si bien s'amuser du côté de Montmartre.

ZETTE.

La crise du papier



Celui qui s'en moque.

Pour faire la... ou les bombes

La main-d'œuvre annamite est précieuse pour son habileté et son activité. On a donc bien fait de vouloir l'utiliser en France pour la fabrication de nos munitions.

Mais la plupart des ouvriers jaunes qu'on nous a expédiés de là-bas donnaient, paraît-il, les plus mauvais résultats : pour que l'Annamite pût résister à ce changement de climat, il eût fallu le choisir d'une santé extrêmement robuste.

On y avait pensé. On avait même imposé une visite médicale sévère aux candidats. Seuls, les plus « costauds » avaient été retenus. Mais, la prime d'en-

gagement touchée, ils achetèrent à bon marché de très malingres remplaçants qui s'embarquèrent à leur place pour aller faire des bombes en Europe, tandis qu'eux-mêmes se bornaient à faire la bombe sur les lieux...

Il faudra imposer, sur le bateau même, une contre-visite d'embarquement. Sans cela, nous recevrons dans nos usines une foule de non-valeurs que nous serons obligés de renvoyer huit jours après leur arrivée.

Images pour la jeunesse

On nous adresse la couverture illustrée d'un cahier scolaire imprimé à Saumur par l'éditeur C. Charrier.

Elle porte ce titre : La guerre anecdotique (1914), et ce sous-titre : Amitié d'un Français et d'un Allemand... On y voit un soldat boche portant sur ses épaules un soldat français blessé et le sauvant au péril de sa vie.

Au dos, un commentaire dont nous détachons les dernières lignes :

Aujourd'hui, ils ne peuvent se passer l'un de l'autre. Et, quoique le règlement exige que les prisonniers soient mis à part, on laisse souvent côté à côté les deux amis. Rien de plus touchant que de voir l'affection qu'ils se témoignent.

Mais l'Allemand a été, dit-on, atteint mortellement. S'il meurt sur la terre française, il mériterait que des mains françaises lui élevassent un modeste monument.

L'acte de cet humble héros ne consolera-t-il pas de bien des tristesses ?

Nous recommandons cette œuvre à M. le ministre de l'instruction publique.

Archéologie

On sait que les états-majors des Alliés, après accord avec les autorités grecques, ont adressé à l'armée de Macédoine un ordre du jour recommandant à tout soldat qui découvrira des vestiges archéologiques d'en avertir immédiatement ses chefs qui, à leur tour, aviseront l'état-major. On a annoncé également que des archéologues seraient envoyés sur les lieux et que des fouilles se feraient sous leur direction.

Ces communications ont eu un double résultat : D'abord la découverte en Macédoine et l'envoi à l'état-major d'une prodigieuse quantité de ganelles rouillées, de cuirs hors d'usage et d'ossements d'origine ovine ou bovine ;

Ensuite, la découverte à Paris même, et parmi les assujettis à la loi Dalbiez, d'une non moins prodigieuse quantité d'archéologiques du plus haut mérite, qui se font forts de faire d'inestimables découvertes artistiques si on les charge d'une mission pour Salonique au lieu de les envoyer sur le front occidental.

Compartiment réservé

Le Diable au Cor, organe des chasseurs alpins, nous conte l'histoire de quatre soldats qui, partant en permission, trouvèrent insuffisamment remboursées les banquettes de leur compartiment de troisième classe, car on devient sybarite dans les tranchées.

Ils montèrent tranquillement en seconde. Tout alla bien jusqu'à Epinal. Là, des sous-officiers leur donnèrent l'ordre de descendre et de leur céder la place.

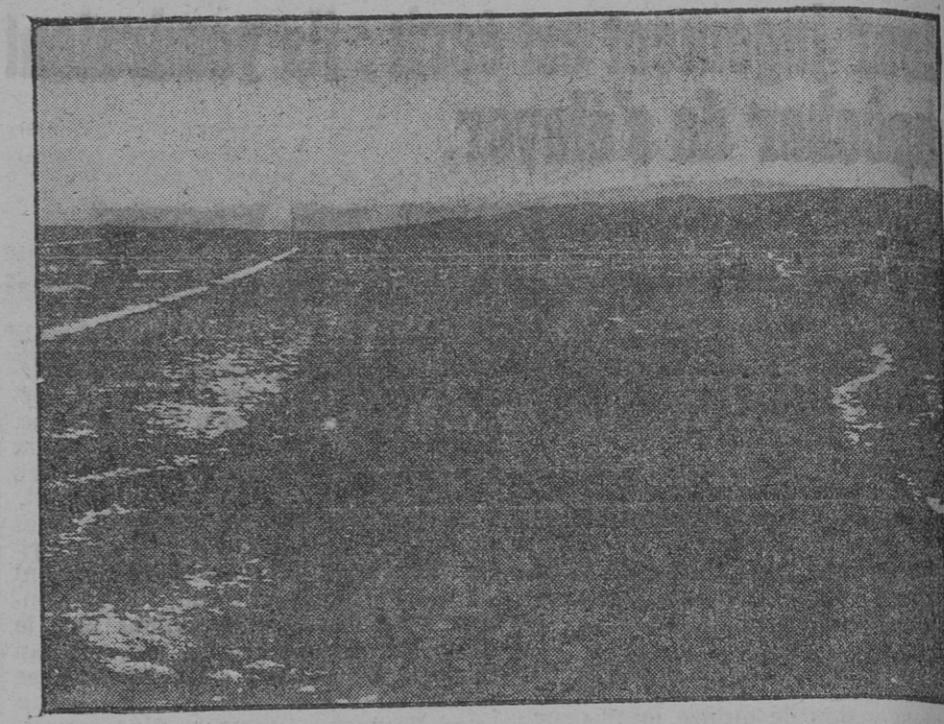
A'ors, un des soldats, qui était infirmier et porteur du brassard de la Croix-Rouge, se pencha vers l'adjudant qui avait pris la parole et lui dit avec un bon sourire :

— Le wagon est réservé pour ces trois « galeux graves » que j'emmène à Lyon... Mais ça ne fait rien ; il y a encore quatre places. Si vous voulez monter...

Cette aimable invitation n'eut aucun succès ; les trois galeux et leur infirmier couchèrent sur leurs positions.

La bataille de Verdun

DE L'ARGONNE À LA WOËVRE



Vue typique de ce que sont les plateaux de Meuse et de Moselle, plates-formes calcaires dénudées qui alternent avec des éperons couronnés de forêts, comme celui du dernier plan. On devine pourquoi je ne veux pas indiquer le point précis où j'ai pris ce cliché, tout à fait aux premières lignes de la bataille, lors de mon récent voyage au front.

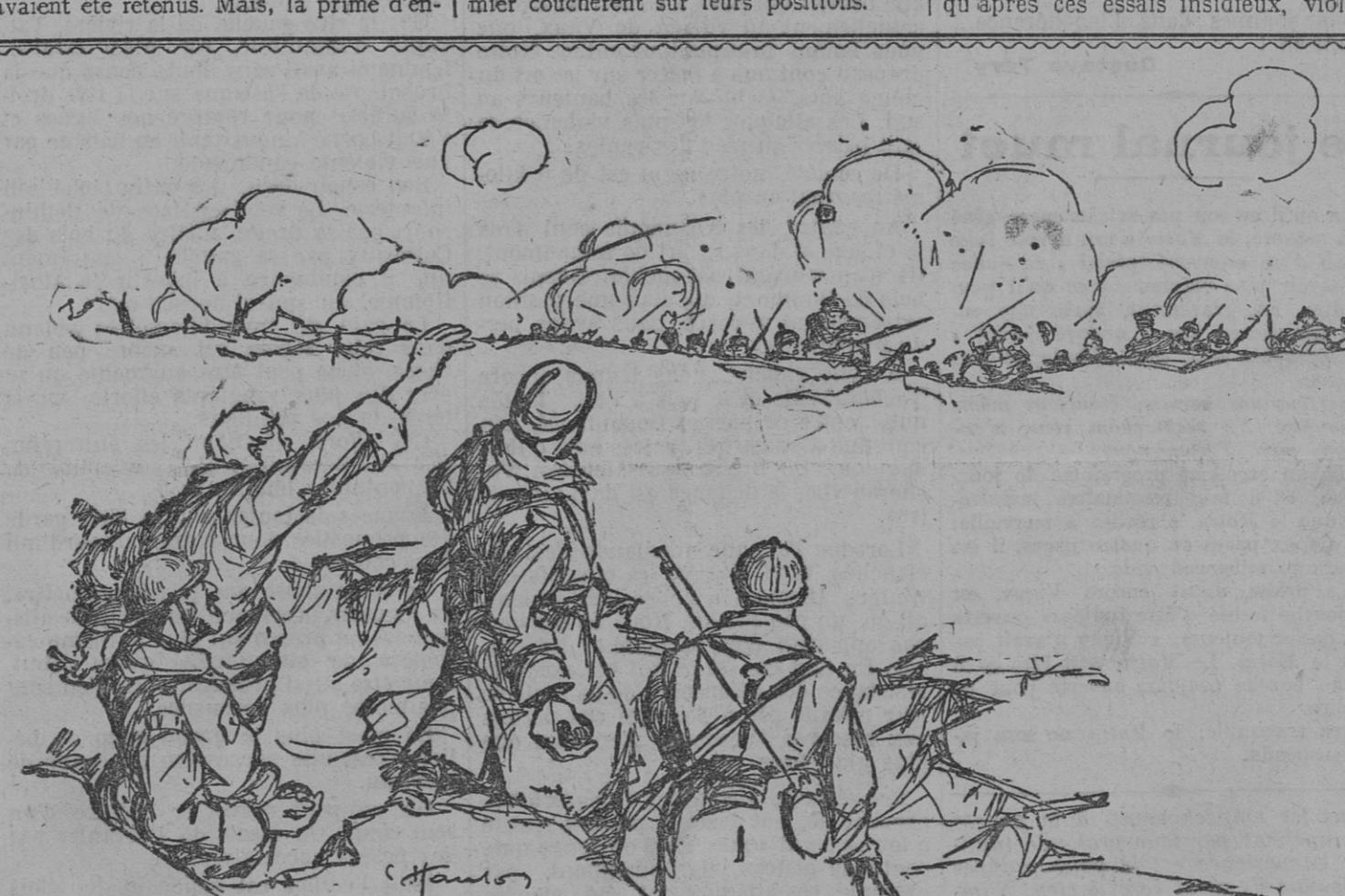
Le lundi 21 février, la bataille de Verdun a été déclenchée. Tandis que certains journaux disaient : « Action locale, sans portée militaire, qui ne peut s'expliquer que par des raisons politiques et dynastiques... » Et puis, si Verdun même était pris, quel en serait le profit ?... Gigantesque effort pour un maigre résultat ! », nous avons écrit ici même : « Attention ! c'est la grande bataille de l'Est, la grande bataille de septembre-octobre 1914 qui va recommencer... Ou Verdun tiendra, et ce sera l'affirmissement de tout notre front oriental. Ou Verdun cédera, et ce sera pour nous un recul qui pourra s'élever de proche en proche de l'Argonne à la Woëvre, de l'Aisne jusqu'à la Moselle. »

De fait, les premières phases de la bataille de Verdun nous ont déjà fourni cette illustration géographique. Dès que le coup droit et formidable dirigé du nord et du nord-est contre Verdun n'a pas procuré à nos ennemis la victoire escomptée (premières journées de Douaumont, 26-28 février), on peut dire qu'à l'est et à l'ouest de la Meuse toute la Woëvre, d'une part, et toute l'Argonne-orientale, de l'autre, se sont enflammées !

Côtes de Meuse et Woëvre : affaires d'Eix-Abaucourt (28 février) ; affaires de Fresnes-en-Woëvre et de Manheulles (le lendemain et le surlendemain) ; mine allemande des Eperges ; bombardement par nos artilleurs de Vigneulles-lès-Hattonchâtel, la grande gare allemande du saillant de Saint-Mihiel, etc.

Argonne orientale : luttes arides de part et d'autre du ruisseau des Forges (premiers jours de mars, Côte de l'Oie, Mort-Homme, Béthincourt, Malancourt), tout cela, ne l'oublions pas, à quelques kilomètres seulement des pitons de Vauquois et de Montfaucon.

Aussi bien, depuis le 21 février, le duel d'artillerie se poursuit sans discontinuer de l'Argonne à la Woëvre, exactement de la Fille-Morte, en pleine Argonne, jusqu'à Régnyville, c'est-à-dire à la lisière même du Bois-le-Prêtre. La solidarité de toutes les parties des deux plateaux jurassiques qui aboutissent au double biseau des Côtes de Meuse et des Côtes de Meuse éclate donc à tous les yeux. Le colosse militaire qui nous fait face a tâché notre front sur toute cette ligne qui va de Vauquois à Pont-à-Mousson pour tenter d'y découvrir un point vulnérable. Et ce n'est qu'après ces essais insidieux, violents



— En voilà des draguees de Verdun !

L'« Eclair » suspendu

Notre confrère Ernest Judet nous connaît une autre note :

Jean Brunhes
professeur au Collège de France

Le cours de la Meuse, ce trait géographique indépendant et unique de la France de l'Est, s'inscrit donc avec une vigueur singulière dans la physionomie générale de l'immense bataille de France. Verdun — où la voie transversale très ancienne de Reims à Melz franchit la Meuse — en est le signe militaire, septentrional et capital. La bataille de Verdun, renouvelée, en est l'expression terrible. On comprend dès lors toute l'eloquence démonstrative de notre surbaîme et victorieuse résistance.

ERNEST JUDET

A quoi rêvent nos soldats

— Après la guerre, ce seront les poils qui feront la politique.

— Bah ! il en reviendra si peu...

Ce mot a déjà été cité souvent. Il n'en est pas pour cela plus exact. Les poils reviendront très nombreux, au contraire, et sans doute même en reviendra-t-il plus qu'il n'en est parti. Souvenez-vous du nombre auquel atteignirent, avec le temps, les héros de Juillet ou les victimes de Décembre !

Il faut escompter, cette fois encore, les miracles de cette sorte et, d'ailleurs, n'en doutons pas, les « poils » contestables se montreront très vite plus « poils » encore que les autres.

Et si donc ce sont eux qui feront la politique, quelle politique voudront-ils faire ?

Là-dessus personne n'hésite et, de l'extrême gauche à l'extrême droite, chacun répond d'une voix unanime :

— La mienne !

M. Renaudel ne doute pas que le socialisme gagnera tout dans cette aventure et M. Maurice Barrès est assuré que le nationalisme et la religion en sortiront enfin triomphants. M. Caillaux, me dit-on, a confiance. M. Charles Maurras escompte le retour de la monarchie dans des fourgons qui, pour une fois, ne seraient pas ceux de l'invasion.

M. Bonnet, qui a sur ces messieurs l'avantage d'avoir vécu pendant dix-huit mois côté à côté avec les « poils » dont on préjuge ainsi les intentions, répond dans la *Revue philosophique* :

— Vous vous trompez tous. Vous croyez à une renaissance du sentiment religieux parce que nos soldats assistent aux messes du front, mais ils vont à la messe parce qu'ils n'ont pas le loisir d'aller ailleurs et que les « distractions » sont rares sur le front. Vous escomptez une réconciliation des classes parce que soldats et officiers vivent ensemble dans les mêmes tranchées, mais c'est précisément dans cette proximité que les différences sociales apparaissent le mieux...

Et il ajoute, pour les réformateurs :

— Vous auriez tort d'espérer des révoltes, parce qu'après la guerre les hommes seront las de batailles, de toutes les batailles.

J'apprécie, je l'avoue, le point de vue de M. Bonnet, et peut-être faut-il l'attribuer à ce que nous avons fait les mêmes expériences, mais je n'ignore pas qu'à ce titre, précisément, nous sommes, l'un et l'autre, suspects à certains théoriciens.

— Vous avez vu, nous dit-on, les choses de trop près pour pouvoir les considérer d'un point de vue vraiment critique et vous manquez d'« objectivité ».

Je ne me cache pas, quant à moi, de manquer de cette chose qui porte un si vilain nom. Aussi bien, n'ai-je la prétention que de jouer le rôle de témoin, et je sais bien que quiconque a vu ne saurait être juge. Je présume que certaines frénésies tomberont et cœffrées aussi, car le souvenir du sacrifice comporte des joies que ne donne pas toujours le sacrifice lui-même.

Et je n'ai pas la prétention de deviner ce que penseront plus tard les « poils », mais j'ai le sentiment très net qu'ils penseront « à autre chose ».

Je ne meconnais pas le grand mérite qu'ont eu à respecter « l'union sacrée » un tas de braves gens, qui n'y ont jamais vu, en somme, qu'une trêve.

Mais je suis intimement convaincu que la trêve des uns sera la paix des autres.

Car c'est justement le propre des batailles, comme celles que nous menons avant la guerre, qu'elles ne sont possibles qu'à condition d'être sans trêves. La plupart des querelles s'apaisent dès qu'elles s'interrompent et presque toutes les passions ne vivent que d'habitude, — les passions politiques comme les autres.

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

— Mais je disais un de nos meilleurs inspecteurs de la Sureté, je me ferais « engagé spécial », en demandant à être affecté au ministère de la Guerre. De midi à deux heures, on peut librement pénétrer dans les bureaux, ouvrir les tiroirs, étudier les dossiers... C'est l'idéal pour un espion intelligent.

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

— Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

DERNIÈRES NOUVELLES

Un nouveau complot boche aux États-Unis

Washington, 12 mars. — On signale que des poursuites sont exercées contre le consul général d'Allemagne et les agents subalternes du consulat de San-Francisco, ainsi que contre le consul de Turquie. Ces agents sont accusés d'avoir fomenté un complot dans l'ouest des Etats-Unis pour détruire les fabriques de munitions. On leur reproche également d'avoir ravitaillé le Leipzig dans les eaux américaines.

Une indiscrétion a permis d'apprendre que la déposition la plus intéressante au procès sera faite par un témoin qui aurait vu apporter des bombes du consulat d'Allemagne.

Quant au consul de Turquie, qui était employé au Norddeutsch Lloyd, il affirma qu'il était de bonne foi en signant, sur l'ordre de ses patrons, des chèques dont il ne connaissait pas les destinataires.

Autour de Salonique

Les Bulgares pillent les Grecs

Les Bulgares continuent, semble-t-il, à molester la population grecque dans les territoires qu'ils occupent. A Bérat, ils ont dit-on, pillé les maisons, chassé les habitants grecs et donné vingt-quatre heures au métropole pour quitter la ville, sous peine d'internement.

Nos avions bombardent les lignes bulgares

Athènes, 12 mars. — On mande de Salonique que des avions français ont survolé les positions bulgares, sur lesquelles ils ont lancé des bombes. Les garnisons bulgares de la frontière, à Macikovo et à Doiran, ont été remplacées par des Allemands.

Suivant le journal *Kairi*, la Banque nationale a avancé au gouvernement deux millions et demi de drachmes pour faire face aux besoins financiers.

Bombardement de Varna par la flotte russe

Rome, 12 mars. — On mande de Bucarest au *Messaggero* que la flotte russe a violéntement bombardé le port de Varna ; sept voiliers, qui étaient partis de Constantiople pour aller à Constantinople, ont été coulés.

Croiseur auxiliaire anglais coulé

Londres, 12 mars. — L'amirauté anglaise communique : « Le croiseur auxiliaire anglais *Fauvette* a été coulé par une mine au large de la côte est.

« Les pertes sont de 2 officiers et 12 hommes. »

EN GRÈCE

Corfou, 12 mars. — On signale à Bérat la présence de 1.500 Albanais, la plupart Merdites, commandés par des officiers autochtones.

Les chefs des armées roumaines

Berne, 12 mars. — D'après un télégramme de Bucarest à la *Gazette de Francfort*, les nouveaux commandants des trois armées roumaines seront nommés le 14 avril prochain. Ce sont les généraux Alexandre Avenescu, Cotesco et Présan.

LA BATAILLE DE VERDUN

Mensonges allemands

L'unique commentaire que la propagande allemande consacre à la bataille de Verdun est une simple paraphrase du communiqué, qui annonçait la prise du village et du fort de Vaux. Il y est dit, en outre, que les opérations suivent le cours prévu, sont même en avance et « qu'il n'y a pas eu le plus petit accroc ».

Malgré ces assurances destinées à raffermir des espérances chancelantes, le peu de place que tiennent ces commentaires dans l'ensemble des informations de propagande est à lui seul symptomatique.

Trophées turcs à Pétrograd

Pétrograd, 11 mars. — Aujourd'hui ont été apportés à Pétrograd deux drapeaux turcs pris à Erzeroum, ainsi que les clefs de la forteresse ottomane.

Communiqué belge

Actions d'artillerie de forte intensité sur tout le front de l'armée belge. Lutte à coups de bombes au sud de la Maison du Peuple.

Communiqué russe

Pétrograd, 11 mars. — Communiqué du grand état-major. — *Front occidental*. — Deux détachements considérables d'éléments allemands qui ont tenté d'approcher de nos tranchées, près des rivieres d'Oldzavine et de Sussev, ont été dispersés par nos tirs.

Notre artillerie lourde a dispersé une colonne ennemie marchant dans la région du flanc droit des positions de Dvinsk.

L'artillerie allemande a canonné pendant une heure et demie la gare de Kalkouny. Dans la région au nord-est de la bourgade de Kalkouny, nous avons repoussé une tentative faite par d'importantes fractions ennemis pour approcher de nos tranchées.

Dans la région de la Strya, moyenne, au cours de rencontres de nos éclaireurs avec des postes ennemis, nous avons fait des prisonniers.

A l'est de Czernovitz, notre artillerie a canonnié avec succès une batterie ennemie en marche.

Nous avons constaté une explosion de projectiles parmi les canons et les caissons de l'adversaire.

Front du Caucase. — Notre avance continue.

Communiqué italien

Rome, 12 mars. — Commandement suprême. — Dans la zone la plus élevée du théâtre des opérations, l'activité de nos troupes a continué à être entravée par des intempéries persistantes. La hauteur de la neige dépasse dix mètres dans certaines régions.

L'action de notre artillerie a été intense et efficace le long de tout le front de l'Isonzo moyen jusqu'à la mer. Quelques parties des lignes ennemis ont été endommagées : les défenseurs en ont été délogés et battus ; les batteries ennemis ont été, en plusieurs endroits, réduites au silence.

Pendant les arrêts du tir de l'artillerie, notre infanterie, sur les hautes couches de neige ou sur les pentes boueuses, a attaqué les positions ennemis et les a bombardées avec des grenades à main. Des détachements ennemis, accourant en renfort, ont été l'objet des tirs ajustés de notre artillerie et des rafales de mitrailleuses. — Signé : CADORNA.

Collision de trains

Un train omnibus allant de Brest à Chartres se tamponna, samedi soir, à la Loupe par un train de marchandises qui, normalement, doit se garer à la station précédente pour le laisser passer. Deux voitures de queue, qui contenait un détachement de militaires, ont été brisées et l'on a eu à déplorer la mort de sept d'entre eux. On compte, en outre, une cinquantaine de blessés. On n'a pu encore préciser les causes de l'accident, mais l'existence d'un épais brouillard semble avoir joué un rôle important dans la catastrophe.

L'entrée en guerre du Portugal

L'opinion au Brésil

Rio-de-Janeiro, 11 mars. — La population prend un vif intérêt à l'entrée du Portugal dans le conflit européen ; la presse continue à s'occuper de cette question et adresse des éloges au Portugal.

Les membres de la Chambre de commerce se sont réunis et ont pris plusieurs déclarations importantes ; des souscriptions sont ouvertes en faveur de la Croix-Rouge ; le comte Agrolongo a souscrit 16 contos ; des manifestations populaires de sympathie en faveur du Portugal se produisent dans les rues.

Le colonel brésilien Joao Joze Mello a offert ses services au consulat et proposé de prendre part à la guerre avec les Portugais.

L'opinion en Angleterre

Londres, 12 mars. — *L'Observer* expose en ces termes l'importance de l'entrée du Portugal en guerre :

« Le Portugal, écrit-il, se trouve situé au point de croisement des grandes routes maritimes conduisant en Amérique, au Cap, et dans la Méditerranée. S'il était resté neutre, un adversaire qui, comme l'Allemagne, fait la guerre au commerce maritime au moyen de sous-marins et de vaisseaux du type *Moeve* aurait pu, sans violer sa neutralité, tirer un parti très grand de ses côtes et de ses ports. Les Allemands ont toujours désiré avoir une base d'opérations dans l'Atlantique. Il est inutile d'insister sur les avantages que nous pourrions recueillir du libre-usage des îles portugaises dans l'Atlantique pour la lutte que nous devrons soutenir contre la campagne sous-marinne.

« D'autre part, l'accès du Mozambique pourra faciliter notre campagne contre la colonie de l'Est Africain. »

Le sort des sujets portugais en Allemagne

Berne, 12 mars. — On télégraphie de Berlin à la *Nouvelle Gazette de Zurich* que les sujets portugais présents en Allemagne vont être internés, ou tout au moins soumis à l'obligation stricte de la résidence, avec ordre de se présenter régulièrement à la police. Le Conseil fédéral émettra l'interdiction de faire du commerce avec le Portugal ; les entreprises de sujets portugais en Allemagne seront mises sous séquestre et une prohibition d'exportation sera prononcée contre les marchandises portugaises.

Les rapports austro-portugais

Genève, 12 mars. — Voici la réponse faite par le ministre de Portugal à Vienne à un rédacteur de la *Nouvelle Presse libre* venu l'interviewer sur la question des rapports austro-portugais, telle que la publi a journal vénitien :

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Aut